CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 15 avril 2023. Récital de Charles Castronovo, ténor (Claire Habbershaw, piano / Ysaline Lentze, harpe).

Au lendemain d'un récital de Fabienne Conrad en duo avec le baryton Régis Mengus, **le Paris Opera Festival** invitait l'un des chanteurs parmi les plus demandés des scènes lyriques internationales, le ténor italo-américain **Charles Castronovo**, qui faisait escale à Paris entre son Don José (Carmen) au Lyric Opera de Chicago (qu'il interprétait une semaine plus tôt) et son Des Grieux (Manon) à l'Opéra de Vienne (à partir du 30 avril) – comme ne manque pas de le souligner la maîtresse de cérémonie et directrice artistique du festival parisien, Fabienne Conrad, dans sa présentation du concert. Autant dire une autre « belle prise », après les venues de Patrizia Ciofi, Gaëlle Arquez ou Patricia Petibon – et un nouveau joyau vocal particulièrement digne de l'écrin de la sublime salle haute de la Sainte Chapelle de Paris. C'était par ailleurs son premier récital (en solo) dans la Capitale !

Accompagné par deux jeunes et talentueuses musiciennes, la pianiste britannique **Claire Habbershaw** et de la harpiste belge **Ysaline Lentze**, e fringant ténor apparaît, pour délivrer son premier air issu de ce répertoire français qu'il affectionne

tant et qui lui va si bien : « Ô nature, enivre-moi de parfums » (**Werther** de Jules Massenet), où l'on goûte sans retenue sa diction parfaite de notre idiome, son sens des nuances et de la demi-teinte, des aigus en voix mixte parfaitement en situation et profondément émouvants. Il n'est pas l'un des chanteurs les plus recherchés dans ce répertoire par hasard, et sa voix se coule magnifiquement dans la délicate musique de Massenet.

Ensuite, répertoire italien, et plutôt vériste, avec des airs de Mascagni, Cilea et Tosti. Du premier, il entonne la « **Serenata** » ainsi qu'un air extrait de son opéra Iris (« Apri la tu finestra »), dans lesquels il séduit sans réserve, avec sa voix gorgée du soleil de la Sicile dont il est originaire (par son père), et des aigus émis de manière sûre et puissamment projetés. Dans le fameux air « E la solita storia » extrait de **L'Arlesiana de Cilea**, Castronovo trouve des accents déchirants et offre des demi-teintes désolées, absolument magnifiques.

Mais c'est surtout à **un festival Tosti** qu'il s'adonne essentiellement, avec pas moins de cinq Canzone empruntées à l'immense corpus mélodique du compositeur italien natif d'Ortona (« Tristezza », « Ideale », Ninna Nanna »…), auxquelles il parvient à donner le caractère intime et langoureux qu'elles appellent, avec son timbre suave et lancinant. Là aussi ses origines parlent d'elles-mêmes, et c'est avec la plus authentique simplicité et sensibilité qu'il les délivre. Il y incorpore cependant un air rare de Giuseppe Verdi, « O mio castel paterno » (« **I Masnadieri** ») qu'il a chantés à la scène l'hiver dernier au National Theater de Munich. Il l'interprète avec beaucoup de brio, en rendant justice à l'héritage belcantiste de cette musique, tout en distillant mille nuances et couleurs, avant de faire preuve de la vaillance indispensable pour la cabalette conclusive.

Excellentes musiciennes, la pianiste comme la harpiste (parfois en solo, parfois en duo) lui ouvrent systématiquement

le chemin avec un toucher toujours sensible, et l'on sera particulièrement impressionné, pour ne pas dire « scotché », par l'exécution du thème d'Eugène Onéguine composé par **Ekaterina Walter-Kühne** (pour la harpe).
Deux rappels sont offerts à un public ne boudant pas son plaisir, la célèbre chanson napolitaine « Core 'ngrato » (avec les deux instrumentistes), puis en solo, après avoir été cherché une guitare, la canzone sicilienne « Lu sciccareddu » – qu'il dédie à son père sicilien -, et qu'il délivre presque susurrée, avec une ineffable poésie et tendresse…

Le festival n'est pas fini : un 5ème et dernier week-end, du 29 avril au 1er mai, promet de bien belles émotions musicales, avec la venue d'abord de la mezzo franco-suisse Marina Viotti qui interprétera son dernier disque « Porque existe otro quere » (aux côtés de Gabriel Bianco), puis le lendemain 30, une « carte blanche » sera offerte au sémillant contre-ténor polonais Jakub Jozef Orlinski. Quant au concert de clôture du festival, le 1er mai, Fabienne Conrad se produira pour la quatrième fois – dans un récital « Grands airs et duos d'amour » – aux côtés du ténor français Christophe Berry.

Longue vie à cet attachant festival, ancré dans l'un des lieux les plus magiques et fascinants de notre Capitale !

CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (à la Sainte Chapelle), le 15 avril 2023. Récital de Charles Castronovo, ténor (Claire Habbershaw au piano et Ysaline Lentze à la harpe). Photos © Antoine Monfajon

VIDÉO / Charles Castronovo chante dans « I Masnadieri » de Verdi à l’Opéra de Munich :



CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 14 avril 2023. Récital « Femmes et pouvoirs » : Fabienne Conrad, Régis Mengus (Jean-François Boyer, piano).

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la ville de Paris n'avait encore jamais accueilli de festival lyrique digne de ce nom, et c'est chose désormais réparée grâce à la société Euromusic, mais surtout à l'inépuisable énergie de la soprano française **Fabienne Conrad**, a qui a été confiée la direction artistique du « **Paris Opera Festival à la Sainte Chapelle** ». Depuis le 31 mars et **jusqu'au 1er mai**, sur **5 week-ends** « thématiques », ce sont ainsi parmi les plus beaux gosiers de la planète qui se produiront dans le sublime cadre de la Sainte Chapelle de Paris, écrin de luxe pour des artistes de la trempe de Patrizia Ciofi, Patricia Petibon, Jodie Devos, Charles Castronovo, Marina Viotti, ou encore Jakub Jozef Orlinski – sans oublier la « patronne » elle-même, à l'affiche de quatre soirées (chaque fois en duo), dont un avec l'excellent baryton français **Régis Mengus**, auquel nous avons eu la chance d'assister (le samedi 14 avril).

Placée sous le titre de « **femmes et pouvoir** », la soirée est

présentée par **Fabienne Conrad** (vêtue d'une magnifique robe rouge-passion) avec autant de flamme communicative que de didactisme, passant de la langue de Molière à celle de Shakespeare (pour le très nombreux public étranger) avec la même aisance, pour des « mises en oreille » (ce sont ses propres mots) qui permettent d'éclairer les (éventuels) néophytes sur ce qu'ils vont entendre.

Avec beaucoup de malice et autant de sourires en coin, elle évoque le fait que la femme est quelque peu malmenée la plupart du temps dans les opéras, victimes de l'amour immodéré et de la violence des hommes (le plus souvent par des barytons jaloux !), même si ces dernières savent parfois fourbir leurs armes et prendre leur revanche, souvent par la ruse et la malice ; ainsi la pétillante Norina dans Don Pasquale, dont la soprano interprète l'air « Pronta io son… Vado, corro », où elle annonce qu'elle ne va faire qu'une bouchée de son promis du triple de son âge !

Plus dramatique, le duo qui suit, « Je frémis, je chancelle », extrait des Pêcheurs de perles de Georges Bizet, où Leïla avoue son amour pour Nadir à son rival Zurga, scellant ainsi le sort des deux malheureux amants. Au soprano brillant et large de Conrad répond le baryton vaillant et épanoui de Mengus : leur alliance vocale s'impose d'emblée avec cet air d'une folle intensité dramatique.

Femme victime encore, avec l'air « Dite alla giovine », tiré de **La Traviata**, dans lequel Violetta se trouve sacrifiée à l'autel d'une société corsetée et hypocrite… un aria ici susurrée, et magnifiquement phrasée, qui s'avère être un grand moment d'émotion, simple et brut. De son côté, Mengus (Germont père) conduit fort bien sa voix, avec toute l'autorité morale et la noblesse de ton que requiert sa partie.

Le baryton impressionne encore plus dans l'air (en solo) « Vy mne pisali… Kogda by zizn… », d**'Eugène Onéguine**, où ce dernier repousse les avances de Tatiana, en dandy arrogant et

désabusé, impressions que le formidable acteur qu'il est, n'a pas de peine à rendre, tandis que la voix convainc par la beauté du timbre et la conduite de la ligne. Il surprend également dans un superbe Air à l'étoile (« O du mein holder Abendstern ») de **Tannhaüser** de Wagner, dans lequel il sait distiller une émotion pure et sincère, dans un répertoire où l'on ne l'attendait pas forcément, avec une diction de la langue de Goethe par ailleurs des plus appréciables !

Mais la soprano a également droit à des airs soli, à commencer par l'un des ses chevaux de bataille et air signature, le sublime « Casta Diva » (**Norma de Vincenzo Bellini**). La voix à la fois douce et corsée de Conrad, son élégance et même sa beauté, s'emparent de ce chant extatique et ensorcelant avec une admirable suavité, dont l'aigu final émis pianissimo lui vaut un tonnerre d'applaudissements de la part d'un public venu en nombre se recueillir dans l'un des plus beaux édifices de la Capitale.

La soirée s'achève sur la « mort de Scarpia » (**Tosca de Puccini**), où les deux chanteurs accompagnent le geste à la parole, en jouant une scène d'affrontement : les yeux révulsés de Conrad et les râles d'agonie de son partenaire ne manquent pas de faire leur effet !

Ce dernier air est aussi l'occasion, comme le fait remarquer la chanteuse dans son propos d'avant concert, pour leur excellent accompagnateur, le pianiste **Jean-François Boyer**, de marquer les esprits dans la partie introductive et conclusive de cet air, jouée avec une intensité dramatique particulièrement poignante. Il se révèle ainsi être bien plus qu'un partenaire, mais une cheville ouvrière si précieuse, par sa musicalité et sa précision. En guise de bis, les trois compères offrent à un public enthousiaste une note plus légère avec le délicieux duo de **Papageno /Papagena** (La Flûte enchantée de Mozart).

Le **4ème week-end du Paris Opera Festival** – intitulé « ***Dames et Rois : Echiquier de genres à l'opéra*** » – a débuté le 20 avril, avec un récital réunissant Fabienne Conrad et la mezzo franco-brésilienne Yete Queiroz (accompagnées par un trio violon / alto / violoncelle). Le samedi 22, c'est la basse **Frédéric Caton** qui interprètera un florilège d'airs « de Roi et de Démons », tandis que le dimanche verra le retour de Régis Mengus face au ténor toulousain **Kévin Amiel**, dans un programme intitulé « Frères amis, frères ennemis ». Enfin, le lundi 24 avril, le contre-ténor français **Théophile Alexandre** se produira aux côtés du Quatuor Zaïde pour interpréter leur disque « **No(s) Dames**« , un « hommage dégenré aux héroïnes d'opéra » ! (Lire ici la critique enthousiaste de notre confrère Sabino Pena Arcia / PARIS, Trianon, le 12 avril 2023).



CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (à la Sainte Chapelle), le 14 avril 2023. Récital « Femmes et pouvoirs » avec **Fabienne Conrad** et Régis Mengus (+ Jean-François Boyer au piano). Photos (c) Antoine Monfajon

VIDÉO : Fabienne Conrad chante « Casta Diva » de Bellini aux Chorégies d'Orange

---

CRITIQUE, danse. PORTO, Festival DDD – Dias De Dança (Teatro Rivoli), le 19 avril 2023. « ENCANTADO » par Lia RODRIGUES et la Companhia de Danças

Le *Teatro Rivoli* de Porto, avec sa façade art déco veillant sur la *Praça de Dom João I*, est l'un de

ces temples où la danse contemporaine trouve une caisse de résonance idéale. Inauguré en 1913, transformé en cinéma-théâtre une décennie plus tard, il n'a cessé d'être un phare pour la création chorégraphique portugaise et internationale. Ce 19 avril 2023, le Grand Auditorium du Rivoli accueillait l'ouverture du festival *DDD – Dias da Dança*, et c'est une vague venue du Brésil qui allait submerger le public, avec « *Encantado* », la nouvelle création de l'incontournable chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues.

Dans un silence absolu, troublé seulement par les toussotements nerveux d'une assemblée qui ne sait pas encore ce qui l'attend, onze interprètes de sa ***Companhia de Danças*** déroulent lentement une immense tapisserie de tissus bigarrés. Plus de cent quarante couvertures aux motifs tropicaux, aux couleurs vives, aux imprimés animaliers, s'étalent comme un **patchwork** géant. Il ne se passe « rien », et pourtant tout est déjà là : ce temps suspendu, cette lenteur assumée, est le premier acte d'une cérémonie qui va nous happer.

Car « *Encantado* » s'impose d'emblée comme un rituel. **Lia Rodrigues**, figure montante de la danse contemporaine internationale, a construit cette pièce comme une réponse à nos temps troublés. Comment « *enchanter nos peurs* » et se rapprocher les uns des autres ? La question est posée, et la réponse ne viendra pas d'un discours mais d'un corps collectif en transe. La chorégraphe brésilienne, qui mène depuis vingt ans un travail d'activisme social dans la *Favela de Maré* à Rio, ne livre pas un manifeste écologique ou politique. Elle propose un monde onirique, une poésie où les « *encantados* », ces entités afro-indigènes qui voyagent entre ciel et terre, viennent habiter les corps.



Les danseurs, d’abord nus, se glissent sous les étoffes comme des serpents, se réappropriant les couvertures pour en faire des peaux, des carapaces, des parures. Ce que l’on voit, c’est une naissance, une lente émergence d’êtres hybrides, mi-humains mi-animaux, qui se cherchent et s’inventent. Il y a de la grâce et de la bestialité, de la fragilité et de la puissance. Les corps se transforment, suggèrent des figures de chevaux, de prêtresses, de danseurs de cabaret, d’enchanteurs de serpents, dans une explosion baroque et jubilatoire.

Lorsque la musique, composée de rythmes tribaux et de chants enregistrés au Brésil, finit par s’élever, elle emporte tout sur son passage. La lenteur initiale fait place à une frénésie dansante, une transe collective où les onze interprètes tourbillonnent dans un tourbillon de matières colorées. On pense au carnaval, à une fête païenne, à un moment d’abandon

total. Les visages sont exultants, les corps se libèrent de toute convention, et c’est un torrent de pulsions de vie qui déferle sur la scène. Le public du Rivoli, d’abord silencieux, se va se laisser peu à peu emporter par cette énergie communicative. Il rit, il s’étonne, il est capté par ce spectacle qui semble avoir jeté un sort sur la salle entière.



« *Encantado* » est une œuvre d’une générosité folle, qui crée un état, une sensation. Elle nous parle de résilience, de solidarité, de la force vitale qui permet de résister aux ombres du monde. **Lia Rodrigues**, en véritable magicienne, transforme un amas de couvertures bon marché en un matériau chorégraphique d’une richesse inouïe. Elle offre à ses danseurs, et à nous avec eux, un espace de liberté absolue où tout devient possible. La scène devient un terrain de jeu infini, un territoire enchanté où se réinventent les liens

entre les êtres. À la fin, quand le calme revient, quand les corps s'immobilisent après cette transe, le Teatro Rivoli retient son souffle. La performance s'achève comme elle a commencé, dans une sorte de mystère, laissant chacun en proie à ses propres interprétations. « *Encantado* » est une expérience marquante qui a su, le temps d'une soirée, enchanter le public de Portuan !

_____

CRITIQUE, danse. PORTO, Teatro Rivoli, le 19 avril 2023.
« ENCANTADO » par Lia RODRIGUES et la Companhia de Danças.
crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, opéra. MILAN, Teatro alla Scala, le 12 avril 2023. VINCI : Le zite' ngalera. Orchestre du Teatro all de la Scala et La Cetra Barockorchester / Andrea Marcon (direction).

Redécouvert par Antonio Florio, ce chef-d’œuvre de l’opéra-bouffe napolitain fait une entrée remarquée dans le temple de l’art lyrique. Ce n’est que mérité. Une production exemplaire servie par un casting de haut vol.

Dialecte enthousiasmant

La Scala ressuscite Li Zite nGalera de Vinci

en une magnifique résurrection scénique



Sans atteindre la renommée de son quasi homonyme, **le compositeur calabrais Leonardo Vinci n’est plus totalement un inconnu** après la redécouverte de ses opéras seria (Artaserse ou Alessandro nelle Indie). Il fut également un prolifique compositeur d’opéras-bouffe, dont la naissance coïncide avec celle de l’opéra seria et qui était généralement chanté en napolitain. Hélas, Li zite ngalera est la seule de ses 11 partitions comiques à nous être parvenue et c’est un joyau. La lecture de Leo Muscato est une merveille de tous les instants : une remarquable direction d’acteurs redonne vie à cette pépite, tout en lui conférant une grande poésie dont témoignent les splendides costumes de Silvya Aymonino, les lumières efficaces de Alessandro Verazzi – qui créent des jeux d’ombre enchanteurs dignes des plus beaux tableaux d’intérieur – et les splendides décors très XVIIIe de Federica Paolina, qui loin d’être une simple patine cosmétique, respectent

l’esprit tout autant que la lettre de l’intrigue.
Une immense toile peinte représentant la cité parthénopéenne – dans le plus pur style des « vedute » du XVIIIe siècle – ouvre la scène dont le lever laisse apparaître tour à tour une galerie, une chambre, un salon, une cuisine avec ses accessoires, décors mobiles qui coulissent au gré des péripéties. Le rythme est constamment soutenu, endiablé (qui trouve son acmé dans la fabuleuse tarentelle des Turcs du IIIe acte, réunissant tous les personnages), sans temps mort, dans une intrigue où se mêlent travestissements et quiproquos, qu’on pourrait résumer par cet enchaînement des relations : Carlo aime Ciomma qui aime Peppariello qui aime Carlo. L’ajout de dialogues parlés renforce la dimension théâtrale de la comédie et rappelle que la « commedeja per musica » est d’abord et avant tout du théâtre (le livret de Bernardo Saddumene est un chef-d’œuvre digne du meilleur Goldoni) où tout n’est que pulsation, vitalité constante, assurées par le jeu survolté des comédiens-chanteurs, qui lorgnent tantôt du côté de la commedia dell’Arte, à travers une diction impeccable et une parfaite maîtrise de l’idiome napolitain, dont les subtilités ont sans doute échappé à une large partie du public (et de la critique).
La jubilation ininterrompue, la pétillante inventivité des interprètes parviennent néanmoins, comme jadis pour les lazzi des comici dell’Arte, à transcender l’obstacle potentiel du dialecte. Les récitatifs, dominants, laissent apparaître une flopée d’arias tour à tour pathétiques, comiques, mais aussi parodiques (comme dans le truculent duo du IIIe acte, « Core mio carillo »), la plupart du temps destinées à caractériser de manière réaliste et psychologique l’état d’esprit des personnages.

La distribution réunie pour cette résurrection est remarquable. Dans le rôle travesti du fugitif Carlo, sorte de Don Juan napolitain, **Francesca Aspromonte** se révèle magistrale d’assurance et de crédibilité, voix remarquablement projetée, et une présence scénique jubilatoire. Dans celui de Ciomma,

courtisée par le vieux barbier Col’Agnolo, **Francesca Pia Vitale** déploie son beau timbre de bronze et une palette d’affects, dont témoigne la magnifique aria « Va, dille ch’è ’no sgrato », dont la syntaxe hachée, haletante, illustre son trouble et son embarras. Dans l’autre rôle travesti (volontaire celui-ci) de Belluccia, amante délaissée de Carlo, qui revient déguisé en homme sous le nom de Peppariello pour tenter de reconquérir son amant, Chiara Amarù convainc par sa voix et son abattage scénique, malgré son manque de fantaisie dans le jeu. Le profil funambulesque de **Raffaele Pe** qui campe un excellent Ciccariello, version théâtrale et lyrique du scugnizzo napolitain, est un pur bonheur : une aisance spectaculaire aussi bien dans la voix que dans le jeu élastique qui rappelle celui de maints personnages de la Commedia dell’Arte ; la frivolité du personnage le balance à son pathétisme, comme le révèle son superbe et célèbre air d’entrée, « Vorria areventare sorecillo », une chanson lancinante au rythme ternaire typique du style napolitain.

Héritière des nutrice vénitiennes, la Meneca d’Alberto Allegrezza se distingue



Mais l’attention du spectacle est portée principalement sur l’incroyable performance d’Alberto Allegrezza, extraordinaire Meneca, héritière des vieilles nourrices travesties vénitiennes. Sa présence écrase presque celle des autres, par son timbre coloré, virtuose et clair, son génie comique, sa gestuelle toujours au service des situations scéniques. Il se révèle également excellent flûtiste au point d’interpréter un concertato avec l’orchestre ; sa prestation exemplaire en fait le digne héritier de Pino de Vittorio, inoubliable interprète de ce répertoire et de cette typologie de personnages. L’autre contre-ténor de la distribution, Filippo Mineccia, investit le rôle délicat et pathétique de Titta, également amoureux éconduit de Ciomma, dite Ciommetella. Ses nombreux airs langoureux (superbe « Che v’aggio fatto » du second

acte), chantés avec une rare morbidezza, récompenseront à la fin sa ténacité, et il pourra jouir des faveurs de sa dulcinée. Le père de Belluccia, Filippo Mariano, capitaine d'une galère sicilienne (le seul rôle chanté en italien), a les traits et le beau timbre barytonant de Filippo Morace, menaçant comme il se doit dans son désir de venger l'affront fait à sa fille ; il débarque avec sa « galère » accompagné de son esclave turc Assan (impeccable Matías Moncada) et d'une petite esclave (interprétée avec espièglerie par Fan Zhou), ces derniers issus de l'Accademia della Scala. Enfin les deux rôles secondaires du barbier Col'Agnolo et du cuisinier de Meneca Rapisto, rôles néanmoins truculents, Antonino Siragusa et Marco Filippo Romano rivalisent de drôlerie, de gouaillerie et de génie comique, et le premier nous émeut dans sa superbe aria du deuxième acte « Nenna mia ».

Dans la fosse, les instruments anciens de l'Orchestre de la Scala couplés avec ceux experts de la Cetra Barockorchester, sont magistralement dirigés par Andrea Marcon. La fougue, la précision entomologique, le sens inné du théâtre, créent l'écrin idéal pour cette rareté qui méritait amplement d'être projetée sous les feux de la rampe. Ce soir, telle la lave du Vésuve présent en fond de scène, ce spectacle magistral a embrasé la froide cité lombarde.

CRITIQUE, opéra. MILAN, Scala, le 12 avril 2023. VINCI : Li zite ngalera. Orchestre du Théâtre de la Scala et La Cetra Barockorchester, Andrea Marcon (direction). Francesca Aspromonte (Carlo Celmino), Chiara Amarù (Belluccia Mariano), Francesca Pia Vitale (Ciomma Palummo), Filippo Morace

(Federico Mariano), Alberto Allegrezza (Meneca Vernillo), Filippo Mineccia (Titta Castagna), Antonino Siragusa (Col’Agnolo), Raffaele Pe (Ciccariello), Marco Filippo Romano (Rapisto), Matías Moncada (Assan), Fan Zhou (Na schiavotella), Leo Muscato (mise en scène), Federica Paolina (décors), Silvya Aymonino (costumes), Alessandro Verazzi (lumières). Photos : DR / Scala de Milan

---

ENTRETIEN avec Léo Marillier, à propos de la 8è édition du Festival INVENTIO 2023 …



En Seine-et-Marne, le Festival Inventio rayonne dans les sites patrimoniaux du territoire, partant à la rencontre de tous les publics. La musique imprime à chaque écoute son empreinte sans pourtant tout dévoiler de son activité profonde. A chaque nouvelle exécution, se révèle son propre dévoilement. **Le titre de l'édition 2023 « Portée de la musique », indique cette faculté de l'impression et du renouvellement**. Le Festival **Inventio** souligne le pouvoir fascinant de la musique, son emprise à l'écoute qui touche et envoûte, à chaque réalisation, différemment… Son directeur le violoniste **Léo Marillier** (membre du Quatuor Diotima) précise les enjeux d'une nouvelle programmation passionnante. Pour en réaliser chaque jalon, Léo Marillier invite des « artistes-explorateurs »… qui dans l'intention du concert, font naître des questions sur le sens de leur geste : « désir ? Puissance ? Manque ? « … La création du spectacle « ***Une nuit avec Faust*** » (22 juin), temps fort 2023, conçu par le bouillonnant directeur, en rappelant la place (privilégiée) des partitions nouvelles, interroge la question existentielle que pose le mythe fixé par Goethe, « hanté par la finitude et notre déchéance », devons-nous, chacun, s'enivrer dans l'oubli des plaisirs ou en acceptant la mort, réaliser une existence d'autant plus éthique, morale, responsable ? De toute évidence, **Inventio**, porté, façonné par son directeur qui est aussi compositeur, est un festival laboratoire hors normes ; il interroge le monde, l'art, les artistes, les publics. De quoi réinventer et réenchanter l'espace social et politique qui en ont bien besoin. **Grand entretien avec Léo Marillier pour classiquenews.**

LIRE aussi notre **présentation générale du Festival INVENTIO 2023** : « ***Portée de la musique*** » – du 13 avril au 23 septembre 2023 : https://www.classiquenews.com/paris-et-77-8eme-festival-inventio-du-13-avril-au-23-septembre-2023-leo-marillier-portee-de-la-musique/

_____



Photo : © Franck Jaillard

CLASSIQUENEWS : En choisissant la thématique générale « Portée de la musique » pour fédérer l'édition 2023, qu'avez-vous souhaité mettre en avant ?

LÉO MARILLIER : Le choix du thème est probablement d'abord inconscient de ma part en vertu ou à cause des crises successives depuis 2020, traversées par notre société et par chaque individu qui la compose.Je constate également que plus je fréquente la musique, plus je constate qu'elle laisse sa marque en moi, en nous. Si une musique donnait tout son sens au bout d'une écoute, aucune pièce ne serait rejouée. Ce serait juste un puzzle qu'on assemblerait une fois. Une fois tamisé par la sensation, que reste-t-il du filtre de ce passage dans notre mémoire ? Etre capable de chanter une musique après écoute prouve-t-il qu'on a accédé à son sens ou à son phénomène? Comprend-on l'âme de l'œuvre ou en a-t-on assimilé simplement la surface ?

Comprend-on l'âme de l'œuvre ou en a-t-on assimilé simplement la surface ?

Le thème « Portée de la musique » porte cette ambiguïté l'édition. Si la musique ne s'adressait qu'aux sens, la musique se résumerait à un opium. A l'inverse, si la musique était pure signification, accessible immédiatement et si de ce fait elle s'ancrait dans la mémoire, il n'y aurait pas non plus besoin d'écouter plus d'une fois une musique pour la résoudre. Les deux extrémités de ce curseur produisent curieusement le même résultat. Et c'est précisément l'équivoque sensation / sens que chaque œuvre porte qui la rend passionnante et fréquentable.



Portée de la musique, c'est mettre en avant le pouvoir, la puissance de la musique. Quand Bartók écrit « Mikrokosmos » – qui sera interprété pendant le Festival INVENTIO par le duo de guitares Kappes- Ramond à la Galleria Continua Les Moulins -, il est résolument pionnier en compilant pendant des années toutes les œuvres de tradition orale d'Europe centrale. Avec ce relevé, le compositeur élève le local à l'universel, et brave son époque innervée par le culte de l'innovation et une modernité parfois ignorante de ses racines. La sonate pour violoncelle de Kodaly (qui sera jouée le 2 juillet par Emmanuel Acurero au Château de Flamboin) est plus clairement un acte de résistance contre l'empire austro-hongrois. Au-delà d'être une œuvre écrite pendant la guerre en 1915, l'œuvre de Kodaly reprend des codes musicaux de la tradition germanique et les balkanise. Le compositeur s'empare du violoncelle aux sonorités chaudes et le malmène pour en faire un instrument fougueux, rugueux. L'image d'Epinal du violoncelle, mélancolique ou chevaleresque en est bousculée. Schubert – que nous croiserons à plusieurs reprises pendant le festival – est de plus en plus hanté à la fin de sa vie par ses tentatives d'écrire de la musique « convaincante » autrement que comme Beethoven l'a fait. Littéralement obsédées par la figure de

Beethoven, ses œuvres inachevées s'expliquent ainsi : l'alliage entre le monde intérieur de Schubert et les demandes formelles de la musique instrumentale, se solde par des échecs. Schubert échappe à la confrontation avec le lied auquel Beethoven ne s'est pas arrêté mais va au front avec les sonates pour piano auxquelles nous rendrons hommage lors du concert de clôture de l'édition 2023 avec David Saudubray. Au moment de la publication de son quatuor avec piano – joué à l'église Notre-Dame de Bannost-Villegagnon le 9 juin – Brahms formule une étrange requête auprès de son éditeur ; il s'agit d'insérer sur la couverture de la partition la représentation d'un homme qui se met un pistolet sur la tempe. Comment expliquer la violence d'une telle illustration ? Le quatuor avec piano, comme toute pièce de Brahms, est relié à ses déboires sentimentaux avec Clara Schumann. Mais le cocon sentimental et thérapeutique du début de l'œuvre trouve sa résolution dans un élan humaniste avec un choral de Bach final qui éclaire le tourment biographique. Cette narration à l'intérieur de l'œuvre se dédouble dans les deux versions de l'œuvre (rappelons-le écrite sur 20 ans !) dont nous bénéficions. La première version en do dièse mineur est plus amère, plus difficile. La deuxième en do mineur, est moins tendue, plus apaisée. Nous jouerons donc, Orlando Bass, Arthur Heuel, Tess Joly et moi-même, ces deux versions, encadrant le concert ; cette initiative et expérience pour sensibiliser le public à l'impact de la tonalité sur la présence et le mouvement vers la lumière, démontrant le pouvoir expressif et affectif des tonalités est, je pense, inédite au cours du même concert.

La résistance d'une œuvre se perçoit sans nul doute avant d'être comprise. Mais la partie du sens porteuse de la résistance tantôt personnelle et biographique, politique et sociétale, idéologique s'estompe-t-elle avec le temps au profit d'un chatoiement sensoriel ?Nous nous intéresserons également au fil de l'édition à l'intention, à la perspective de celui qui crée : désir ? Puissance ? Manque ? Dans les notes de programme, chaque pièce du festival plutôt

que d’être pièce de musée, exhibée, est mise en regard par rapport aux autres et justifiée dans le fait qu’on la joue aujourd’hui. Notre volonté : mieux faire comprendre le parcours unique et la genèse des œuvres choisies – et leur portée, soit le rapport entre ce qui a motivé leur création et la part de cette motivation qui survit jusqu’à aujourd’hui.



Photo : © Aurélien Melior

CLASSIQUENEWS : Quelles formations musicales et quels profils artistiques avez-vous sélectionnés pour cette nouvelle programmation ?

LÉO MARILLIER : J’ai souhaité choisir et donner à entendre des

musiciens-explorateurs. Des interprètes qui envisagent la préparation d'une œuvre comme un processus d'ouverture, qui laissent s'exprimer une sensibilité mobile et renouvelée par rapport à la pièce. J'aime que les musiciens jouent à assembler certains programmes éclectiques.
Les formations musicales, plutôt intimes, donnent à entendre des instruments souvent complémentaires. Ainsi le duo accordéon / guitare de Bastien Pouillès et Benoît Segui qui s'inscrit dans une histoire courte d'à peine un siècle, est par essence une formation résistante aux attentes acoustiques du public. D'autres formations comme le théorbe / viole de gambe /clavecin de l'Ensemble Barbaroco, le duo de guitares, le trio à cordes que Pierre Strauch, Laurent Camatte et moi-même formons, au contraire, explorent le potentiel de la gémellité instrumentale et portent à l'oreille des différences subtiles de sonorité, engageant le public sur le chemin de la nuance. Le festival INVENTIO propose aussi la traversée de l'imaginaire d'un seul instrument avec le récital pour piano et le récital pour violoncelle. On pourrait penser que le quatuor avec piano est un fleuron de l'héritage romantique mais son hybridité rend l'équilibre entre les voix, fébrile, voire volcanique.



Photo : © Franck Jaillard

CLASSIQUENEWS : Comment cette édition 2023 s’inscrit-elle dans le sillon des précédentes ?

LÉO MARILLIER : Depuis 2020 avec l’édition « Ecouter voir » et en 2021 avec « Notes de voyage », je m’attache à faire circuler l’accès à la musique à travers également d’autres medias que le concert : cinéma, théâtre, expositions, ateliers… Démarche inspirée par une conviction personnelle qui me semble constituer aussi un levier d’intérêt puissant pour le public. La musique est reliée aux autres arts bien entendu et surtout la musique dans son frottement au visuel, au kinesthésique, au texte se compare, se pare … Ainsi, le cinéma est né en réaction à la peinture et à la photographie – «

movie » – mais pour grandir il a eu besoin du sonore pour créer de la narration au-delà des images et des dialogues. Au mois de mai, je partagerai avec le public des scènes emblématiques de films – empruntés au patrimoine des années 1920 et 1980 : Murnau, Keaton, Gance, Kubrick, Tarkovski, Blier. – pour accompagner ce débat : « Le cinéma peut-il être musical ? ». Le cinéma du fait de sa palette, de sa construction propose un objet poli ; le concert, du fait de ses qualités évanescentes, fait appel à des capacités de notre attention, de notre jugement moins contrôlables, plus subjectives évidemment, peut-être plus profondes. Le festival propose de faire exister la musique en-dehors de l'espace imaginaire personnel qu'est le concert – même si la place de ce format reste prépondérante. En tous cas, je suis convaincu que les expériences pluridisciplinaires soit consolident le rôle mystérieux de la musique dans nos vies, soit rapprochent la musique d'une expérience esthétique plus tangible. « Se servir » de la musique ne la dénature pas ; c'est au contraire une preuve de sa force si elle arrive à s'infiltrer dans tant de situations.L'édition 2023 accorde par ailleurs une place grandissante aux instruments soumis encore à des a priori – je pense notamment à la guitare ou l'accordéon. Quand l'attente est brisée, l'expérience impose la curiosité. Nous accueillerons notamment cette année une création pour duo de guitares de Jean-Pascal Chaigne, une autre pour accordéon et guitare de Sylvain Griotto

Et dans la continuité des autres éditions depuis 2016, je favorise dans les programmes l'alternance entre pépites anciennes et contemporaines, œuvres moins connues et grand répertoire, – car tout peut arriver dans une petite œuvre, et tout arrive dans une grande.

CLASSIQUENEWS : La place accordée à la création est une constante d'édition en édition. Parlez-nous de votre nouveau spectacle dédié à la figure de Faust (Une nuit avec Faust, les 22 et 24 juin)? Comment s'inscrit-elle par rapport à la création 2022 où vous interrogiez l'Ulysse de Joyce?

LÉO MARILLIER : Ulysse de Joyce et Faust m'accompagnent depuis plusieurs années : Ulysse depuis 2016, date de ma première lecture du roman, coup de foudre immédiat suivi de nombreuses tentatives pour me l'approprier : défi de la traduction de l'anglais vers le français (que je tente, soyons fou… j'en ai pour 10 ans… au moins) et effectivement la fantaisie théâtrale « ***L'Autre Ulysse*** » commise l'an dernier. Je tenais à célébrer Ulysse à ma manière, en hommage à la publication du centenaire du roman ; car, surtout, il interroge la liberté, l'exil, la jeunesse, l'ivresse du savoir. Les deux spectacles sont vraiment des refontes complètes, des fantaisies à partir de leur matériau d'origine.
En tant que musicien, je dois ma première rencontre avec Faust à 14 ans grâce à la pièce de genre Faust Fantaisie de Wieniawski, illustration brillante et acrobatique des joutes des éliminatoires de concours, point de passage obligé de la formation des virtuoses. Passionné d'arrangements et de transcriptions qui constituent pour moi la meilleure façon de pénétrer une œuvre musicale, j'ai consacré mon premier disque à l'enregistrement de fantaisies d'opéra. Plus de dix ans après, j'ai décidé à plonger dans le matériau de ce mythe d'une telle richesse qu'il se doit d'être amarré sans tabou à différents champs artistiques, espérant que le spectacle « Une nuit avec Faust : œuvres musicales, apparitions théâtrales et autres diableries » livrera quelques-uns des secrets, des ambiguïtés qui définissent Faust ; résolument pluridisciplinaire, le spectacle rogne la frontière entre le sens et le sensible.
Fasciné par la portée de la vérité, Faust pose une problématique tellement actuelle – faut-il vivre au jour le jour de plaisirs, sans horizons, ou bien être plombé par sa

propre conscience, hanté par la finitude, l'inéluctabilité de la déchéance ? Quelle est la portée de Faust aujourd'hui – que dit-il des choix, des diables, des salvateurs, de l'homme et de la femme aujourd'hui ? Ce mythe du tourment de l'homme s'égare-t-il ou garde-t-il sa part d'éternité ? Le spectacle propose une trajectoire originale des visions qu'il a inspirées.

Mais comment peut-on bousculer et honorer à la fois des sources légendaires et répondre à la multiplicité du sens du mythe sans tomber dans l'emphase romantique, gothique, apocalyptique, tout en mettant en valeur la qualité des œuvres littéraires et musicales qui en sont le fruit, dans un seul et même spectacle ?

Création 2023
» Une nuit avec Faust »
concert théâtral et chorégraphique

L'enjeu est de taille. Je remercie au passage Patrick Melior pour sa précieuse contribution à l'adaptation des textes de Goethe. Musiciens et acteurs, armés de notes et de mots, refont le chemin, créent de nouveaux agencements, de nouvelles passerelles, et tentent de dévoiler chacune des œuvres fascinées par Faust dans sa singularité. Dans la conception de **ce « concert théâtral et chorégraphique** », œuvres musicales et poésie dramatique sont mêlées pour une sorte de voyage initiatique, imprévisible et mouvementé, à l'instar des aventures de Faust. D'un langage à l'autre, les visions se superposent et se ramifient : cette plongée dans le mythe devient tour à tour ou simultanément, divertissement, quête spirituelle, réflexion critique, et toujours terrain d'expérimentation. Terrain d'expérimentation mené avec le

Théâtre du Voyageur et mon merveilleux complice au piano, Orlando Bass sur lequel nous avançons avec en tête une obsession: s'emparer sans tabou des textes d'origine pour prouver le côté invincible de l'inspiration de Faust. Je reprendrai si vous le voulez bien quelques mots de Chantal Mélior, metteure en scène géniale qui m'accompagne dans ce projet pour évoquer le spectacle : « Comme le docteur Faust, nous nous donnerons un peu au diable de la scène et aux apparences, au spectacle, au plaisir, au jeu, à la farce, au mélodrame, au cabaret berlinois, et à la danse… mais encore à la tragédie, et à la poésie. Il s'agit bien de faire écho à la multiplicité des sources par une diversité de registres, de formes et de traitements de l'espace.

Ici, le théâtre se glisse dans les interstices comme le diable… La mise en scène se fera mise en présence(s): formes, fantastiques et réalistes, fantomatiques, métamorphoses, apparitions, disparitions, visions, personnages seuls ou en chœur, surgissements d'une image, d'une parole, d'une danse, d'un silence, tous enfantés par l'esprit de la musique selon l'expression chère à Nietzsche). L'approche des textes sera variable selon leur nature et leur dynamique : ils seront incarnés, rythmés, ou donnés à entendre, sans oublier une courte apparition subliminale de Marguerite se désespérant dans la langue de Goethe. Les contraintes liées à la place centrale dévolue aux musiciens et au piano contribueront aussi à créer une géographie particulière. L'espace de jeu des acteurs évoluera en marge du plateau ou se mêlera parfois aux musiciens pour en faire d'autres acteurs. Nous travaillerons sur les perspectives, les lignes horizontales et verticales, sur les cadrages pour délimiter des ilots, sur les manières de se mouvoir et de se fondre, en jouant sur les changements d'échelle, notamment avec des marionnettes (on dit que Goethe a pris goût au théâtre en assistant à un spectacle de marionnettes).

Et comme Faust est d'abord un récit fabuleux d'origine populaire, quelques marionnettes deviendront des partenaires

de jeu pour les acteurs qui les manipuleront à vue.
Enfin, l'ensemble des scènes, même lorsque celles-ci se présentent comme réalistes, baignent le plus souvent dans un climat onirique. Le jeu, les voix, les costumes, les marionnettes et les jeux d'ombres et de lumières – clair-obscur, brumes nordiques ou éclairage surexposé – concourront à ce voyage mystérieux ; car, Goethe l'a compris comme Nietzsche, celui qui tente de dévoiler la face cachée de l'être, ne trouve rien derrière le voile, sinon un autre voile … »
De quoi donner envie, j'espère, pour **nous rejoindre le 22 juin au Théâtre du Voyageur à Asnières** pour l'avant-première et **le 24 juin au Musée vivant du chemin-de-fer à Longueville**.



Photo : © Franck Jaillard

CLASSIQUENEWS : Vous présentez deux autres œuvres personnelles en création : « Tout refaire » le 9 sept puis en clôture « Altar », le 23 sept. Pouvez-vous nous préciser l'enjeu et le sujet de chacune d'elles ? En quoi répondent-elles aussi à la thématique 2023 ?

LÉO MARILLIER : « ***Tout refaire*** » est une pièce pour quatuor avec piano esquissée en 2019 – une pièce en forme d'essoreuse ! Beaucoup d'idées y sont brassées – et le but n'est pas leur expression, mais leur vidange. Que se passe-t-il après l'idée

? Quelle est sa portée ? Tient-elle debout ? Doit-elle être développée ? Abandonnée ? Avec un filtre de conscience minimum, et par respect pour le chaos et la révolte, j'ai privilégié un équilibre dans la pièce qui n'est pas formel mais s'appuie sur l'énergie. Comme dans toute forme d'écriture automatique, l'œuvre est impatiente, nerveuse, saturée d'idées. La saturation donne l'impression de continuité. C'est aussi une œuvre un peu à part dans ma production car elle ne fait pas référence musicale d'où son titre.

» ***Altar*** « , suggère un autre type de portée, bien plus dérangeant. A l'origine de la pièce, il y a le « livre des Tables » de Victor Hugo, qui rassemble les comptes-rendus des séances de spiritisme auquel il participait pendant son exil anglo-normand. Œuvre complètement fantasque, à peine de la plume de Hugo, fontaine à misère personnelle, où depuis sa solitude il demande à Shakespeare « que penses- tu de moi », règle ses comptes avec Napoléon l'Aiglon, donne ses mots, ses vers, aux plus grands, s'interroge sur la question de la propriété intellectuelle (qui possède l'art, le créateur, Dieu, le lecteur ?). De cette lecture franchement déroutante, j'ai voulu écrire une pièce où les paroles, les propriétaires intellectuels se mélangent, jusqu'à former un genre de marée, de flux d'informations difficilement traçable.

La pièce sera créée par David Saudubray. « ***Altar*** », forme une sorte d'appel, de résistance contre le silence. Altar, mot anglais pour 'autel', invoque aussi un rapprochement avec l'Autre (alter)…. La table tournante du spiritisme, cette porte vers l'au-delà avec ses trois pieds qui craquèlent, épellent, dénoncent ou promettent a fasciné Hugo… elle a crevé les abcès suscités par trois traumatismes majeurs : politique, personnel et créatif. Le rapprochement entre la table et le piano m'est venu tout de suite à l'esprit ; autre table messagère, le piano, et ses trois pieds, ses borborygmes et confidences sonores adressés à l'audience, le vacillement, le grondement de l'instrument provoqués par l'interprète… « Le livre des Tables », production spontanée d'images, de fantasmagories, d'allégories, se voile, se dévoile, se livre à

la manière d’une succession de rêves, par des processus combinés de déplacement, remaniement, projection…. Ainsi composer s’appuie sur un socle mémoriel forcément lui aussi remanié, censuré, maquillé. En tous cas, il existe une porosité à un héritage musical dont je cherche à m’affranchir. Mozart, Beethoven et aussi Lachenmann, Boulez, Furrer, m’ont donné l’impulsion de composer et de me frayer un passage, la création, à travers ce legs, grâce et malgré cet héritage. Le sujet de la pièce « Altar » – L’Autre – est précisément l’assujettissement, processus fait d’ambiguïtés, de contrariétés et de richesses, où l’on gravite et progresse entre être assujetti et devenir sujet. L’impression de forme ouverte vient de la recherche volontaire de parentés entre différents matériaux harmoniques se confondant, via l’usage de la pédale, de l’agrégation presque indifférenciée d’idées musicales. La pièce glisse entre la mémoire que j’ai de certaines pièces du répertoire et ma prise sur ce dernier. Son contenu est donc en quelque sorte autobiographique.

CLASSIQUENEWS : Les concerts ont surtout lieu en mai et juin, puis en septembre … expliquez-nous en quoi cette chronologie donne un rythme et un fonctionnement particulier au Festival Inventio.

LÉO MARILLIER : Festival qui est presque une saison… En fait, ce rythme est notamment dicté par l’implantation et le rayonnement du festival. Nous déployant principalement dans des sites patrimoniaux et insolites seine-et-marnais, j’ai à cœur de faire bénéficier le public rural, par définition éloigné des centres culturels (fonctionnant quant à eux de septembre à mai) de spectacles musicaux et culturels. Mes racines natales provinoises sont à l’origine de cet ancrage territorial. Le rythme des événements est dicté par le tissu

socio-culturel local. En effet, ce territoire abrite aujourd'hui une majorité de « rurbains », travaillant en semaine à Paris, rentrant donc tard le soir chez eux. Il est évident que leur vie – difficile – impose des sorties à réserver le week-end. Cet étirement des rencontres a pour avantage de créer du lien, et une attente certaine chez nos spectateurs, chaque année aux rendez- vous. Fonctionnement rendu possible grâce aux forces vives – les bénévoles – ; en effet, le festival repose sur un socle associatif courageux et tellement dévoué.

Propos recueillis en avril 2023



Photo : © Franck Jaillard

TOUTES LES INFOS sur le site du **FESTIVAL INVENTIO 2023** ici

:https://www.inventio-music.com/programmation-festival-2023/?utm_source=sendinblue&utm_campaign=lancement%20dition%202023%20festival%20INVENTIO%2013%20mars&utm_medium=email

CONTACT : inventiomusic@gmail.com ou 01 64 01 59 29

LIRE aussi notre **présentation de la 8ème édition INVENTIO 2023** :

PARIS et 77 : 8ème Festival INVENTIO : du 13 avril au 23 septembre 2023 / Léo Marillier : « Portée de la musique »

FESTIVAL INVENTIO

www.inventio-music.com

JUIN ET SEPTEMBRE 2023



EDITION N° 8
PORTÉE DE LA MUSIQUE

Direction artistique
Léo Marillier

CONCERTS ET ÉVÉNEMENTS

Spectacle "Une nuit avec Faust"
Scène ouverte aux conservatoires
Le film "Shining" et la musique
Ateliers "Amachoeur"
et "De bouche à oreille"...

©Franck Jaillard

SITES 77

Bray
Everly
Gouaix
Boissy
Chevru
Provins
Bannost
Beauchery
Longueville

ET PARIS. ASNIÈRES

ARTISTES Pierre Strauch, Laurent Camatte, Orlando Bass, Emmanuel Acurero, Tess Joly, Nicolas Nicolas Arzimanoglou-Mas, Eliaz Hercelin Sanz, Armin Yaldaei,Christine Lee, Jean-Michel Dayez, Bastien Pouilles, Benoit Segui, Baptiste Ramond, Vincent Kappes, Chantal Melior, François Louis, Sandrine Baumajs, Ariane Lacquement

SAUMUR, FONTEVRAUD. 1ère Académie Les Chants d’Ulysse, conférences et concert final, jusqu’au 22 avril 2023

Le 14 avril dernier, a débuté la 1ère édition de l’Académie internationale créée par la soprano Patricia Petibon et l’hautboïste Héloïse Gaillard : Les Chants d’Ulysse. Pendant une grande semaine, chaque stagiaire académicien y perfectionne son approche du métier, principalement cette année, celui du chanteur ; dans le sillon tracé par le voyageur antique, génie astucieux grâce auquel les Grecs purent finalement vaincre les troyens, l’artiste y découvre les clés pour devenir le héros de sa propre histoire. L’approche est

exemplaire : elle réinvente la pédagogie et dans la transmission pluridisciplinaire, communique une autre vision sur le monde. L'artiste ainsi (r)éveillé exprime et partage un tout autre futur, d'autant plus salutaire dans le chaos mondial qui nous menace.

A Fontevraud et Saumur, Patricia Petibon et Héloïse Gaillard réinventent l'artiste, nouvel acteur éclairé prêt à réenchanter le monde de demain…



Conférence avec le professeur spécialisé en communication **Romain Pomedio**, **Patricia Petibon** et **Héloïse Gaillard** / samedi 15 avril 2023 – Auditorium de l'Abbaye de Fontevraud (© classiquenews / PHI)

RÉFLEXION, EXPÉRIMENTATION…

L'Académie se déroule ainsi entre **l'Abbaye de Fontevraud** et le **Théâtre Le Dôme à Saumur** dont Héloïse Gaillard assure la direction artistique. A son initiative, les deux sites se trouvent ainsi associés et comme fusionnés autour d'un projet complet et visionnaire. L'enseignement élaboré de concert par Patricia Petibon et Héloïse Gaillard répond en tous points aux valeurs que défendent les deux artistes dans leur propre

cheminement : la quête du sens, le travail de l'écoute, l'ouverture d'esprit à 360 degrés, la découverte aussi d'autres disciplines croisées à l'expérience artistique : la science, la littérature, le théâtre, le mime, l'improvisation… Voilà qui fait des Chants d'Ulysse, un cadre propice et un formidable terreau pour la réflexion et l'expérimentation. Des confrontations multiples jaillissent des prises de conscience fécondes : physicien / communicant / artistes ; metteur en scène / compositeur ; phoniatre / apnéiste ; clown / psychiatre… (voir le détail des conférences ci après).

Outre la question des enjeux dramatiques pour chaque air choisi (*qui suis-je quand je chante cet air ? Quels sentiments prennent corps alors ? vers quel caractère dois-je tendre du début à la fin ? Quel sentiment privilégier à l'adresse du spectateur ?* etc…), chaque interprète fait l'expérience de cette « métamorphose » dont parle Patricia Petibon. Le chanteur opère par son corps, cette transformation physique et psychique, déterminante pour comprendre tous les aspects de sa future vie d'artiste. C'est pourquoi l'Académie propose aussi chaque matin une séance de pilates, et plusieurs sessions de « théâtre physique ».



Chaque matin, réveil du corps et de l’esprit avec une séance de pilates
© classiquenews / PHI

L’enseignement de Patricia Petibon, pédagogue exceptionnelle, est à la source d’une offre pédagogique très large ; il invite le chanteur à trouver son « centre » sur la scène, à s’accomplir ; acceptant ses failles, son imperfection… Toute l’approche conduit le stagiaire à prendre conscience peu à peu de ce que sera son métier futur, des moyens pour le réaliser, du sens donné à son travail (respiration, technique, conception des rôles, réalisation scénique, mais aussi enrichissement culturel, curiosité, écoute…). On comprend bien que cette école hors normes n’est pas seulement un lieu d’apprentissage et d’élargissement des acquis… c’est surtout une école de la vie, des valeurs ; de la découverte de soi et

de son rapport aux autres.





Patricia Petibon, pédagogue, travaille avec chaque chanteur l'air qu'il a choisi d'incarner pour le spectacle de fin d'Académie © classiquenews / PHI

Vendredi 14 avril 2023 : HOMMAGE A ALIENOR D'AQUITAINE… L'Académie a été officiellement lancée par le programme « Destins de Reine », qui comprenait la création d'une nouvelle pièce, signée Thierry Escaich, partenaire fidèle de Patricia Petibon et dont le sujet était la figure d'Aliénor d'Aquitaine dont le gisant de pierre occupe la nef de l'église de Fontevraud. Héloïse Gaillard et son ensemble Amarillis étaient les complices de cette performance mémorable. Dans un

texte écrit par Olivier Py, la diva délirante, déjantée affirmait sa fascinante singularité, déployant des moyens vocaux insoupçonnés, occupant l'espace avec un aplomb incantatoire proche de l'hallucination. La nouvelle partition était ainsi donnée dans le réfectoire de l'Abbaye de Fontevraud, à quelques mètres de la sépulture d'Aliénor, source inspiratrice de premier plan.



Gisant d'Aliénor d'Aquitaine dans la nef de l'église de l'Abbaye de Fontevraud ; à ses côtés, son époux Henri II Plantagenêt (© classiquenews / PHI)



Alice Pierrot, Héloïse Gaillard, Patricia Petibon,… les instrumentistes d’AMARILLIS, aux saluts, après la création de « Destins de Reine », création présentée à l’Abbaye de Fontevraud, en ouverture de la 1ère Académie internationale Les Chants d’Ulysse (ven 14 avril 2023 – © Lucy Boccadoro



CONFÉRENCES PLURIDISCIPLINAIRES ET CONCERT FINAL. Patricia Petibon et Héloïse Gaillard favorisent la réflexion, en confrontant les savoirs, en particulier lorsqu'elles font de l'artiste, l'ambassadeur d'une conscience élargie, celui qui sensibilisé à tous les miracles que la science (entre autres) décrypte de la Nature, sait s'émerveiller de l'inconnu ; aux esprits petits et refermés, chaque séance ici célèbre la plasticité des cerveaux curieux qui savent mesurer (chanter) la fragilité et le miracle de notre monde.

Plusieurs conférences sont encore à l'affiche de **l'Auditorium de l'Abbaye de Fontevraud** (programmes et dates ci-dessous) – le concert final (au **Dôme de Saumur**, samedi 22 avril 2023, 17h) permet au public de découvrir les avancées des stagiaires au cours d'un concert « de restitution » où chacun pourra mesurer et s'enrichir encore des expériences multiples et des sensibilités invitées à se dépasser et à partager sur la scène. Incontournable.

Programme des conférences

Conférences tout public, du 15 au 19 avril 2023, à 18h30
Auditorium de l'Abbaye de Fontevraud
Réservations ici : https://bit.ly/40EtJlh

Samedi 15 avril à 18h30 – Conférence du physicien Etienne Klein avec le professeur spécialisé en communication Romain

Pomedio Communication extra verbale, expressions artistiques, images mentales, cerveau et cognition.

Dimanche 16 avril à 18h30 – Conférence du metteur en scène, comédien et directeur de l'opéra de Lyon, Richard Brunel et le compositeur, organiste et professeur au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, Thierry Escaich.

Lundi 17 avril à 18h30 – Conférence d'Elisabeth Fresnel, phoniatre, avec l'apnéiste professionnel Arthur Guerin-Bouëri – Le retour d'Ulysse et le chant des sirènes. L'air et l'eau, 2 éléments communs à l'apnéiste et au phoniatre.

Mardi 18 avril à 18h30 – Conférence Cécile Roussat, fondatrice de la compagnie les Ames nocturnes avec Julien Lubek, comédienne, clown et metteure en scène avec Raphaël Gaillard, normalien, psychiatre, chef de service du pôle hospitalo-universitaire de psychiatrie de l'hôpital Saint Anne et de l'Université de Paris

Mercredi 19 avril à 18h30 – Conférence de l'astrophysicien et cosmologiste Jean-Philippe Uzan avec le compositeur, professeur au Conservatoire national supérieur de Paris, Fabien Waksman

CONCERT DE CLÔTURE

Concert de clôture des étudiants de l'Académie Les Chants d'Ulysse

Samedi 22 avril 2023, Théâtre le Dôme Saumur à 17h – Ce concert de clôture, ouvert au public, sera proposé pour découvrir le travail des participants de cette première édition de l'Académie Les Chants d'Ulysse associant musique, mime, mise en scène et maquillage. INFOS et RÉSERVATIONS : https://saisonculturelle.agglo-saumur.fr/la-saison/les-chants-d-ulysse-academie-internationale-du-14-au-22-avril-2023

1ère Académie Internationale Les Chants d'Ulysse, Abbaye de Fontevraud et Dôme de Saumur, **jusqu'au 22 avril 2023**. PLUS D'INFOS sur le site du Dôme de SAUMUR : https://saisonculturelle.agglo-saumur.fr/la-saison/les-chants-d-ulysse-academie-internationale-du-14-au-22-avril-2023

PRÉSENTATION VIDÉO

Présentation vidéo Les Chants d'Ulysse, Académie internationale 14-22 avril 2023 :

Présentation des Chants d'Ulysse par **Héloïse**

Gaillard et **Patricia Petibon**, académie parrainée par **Olivier Py…** : quelles valeurs, quelles disciplines et quel apprentissage, pour quels profils ? etc… les dates, les lieux, le programme des conférences…

PREMIERE ANNONCE

LIRE aussi notre annonce préalable des CHANTS D'ULYSSE, 1ère édition 2023 : 14-22 avril 2023 – L'Ensemble Amarillis / Héloïse Gaillard et Patricia Petibon créent leur Académie internationale, parrainée par Olivier Py et dont la 1ère édition a lieu du 14 au 22 avril 2023, au théâtre le Dôme de Saumur et à l'Abbaye Royale de Fontevraud:

SAUMUR, FONTEVRAUD. Les CHANTS D'ULYSSE : 14 – 22 avril 2022. ACADÉMIE INTERNATIONALE, Patricia Petibon & Héloïse Gaillard

AGENDA : Patricia Petibon, soprano

30 septembre 2023 : Destin de Reines (reprise du concert créé à Fontevraud, au Festival d'Ambronay)

8 juin 2023 : Patricia Petibon autour du tableau scandaleux « **le Déjeuner sur l'herbe** » de Manet (qui est la femme nue, posant sans vêtements dans la peinture qui serait une version moderne du Concert Champêtre du Titien, conservé au Louvre ? Récital événement avec Susan Manoff, piano / Musée d'Orsay) / Mélodies de Poulenc, Canteloube, Satie, Bonis…

https://www.musee-orsay.fr/fr/agenda/evenements/patricia-petibon-soprano-susan-manoff-piano

---

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 11 avril 2023. CILEA : Adriana Lecouvreur. Christopher Franklin / Arnaud Bernard.

Si l'opéra italien se taille la part du lion dans la programmation liégeoise, de Rossini à Puccini, les occasions d'entendre les petits maîtres du vérisme sont plus rares, à l'instar du méconnu *Mese Mariano* (1910) de Giordano, découvert l'an passé. On comprend dès lors pourquoi le public est venu en nombre pour fêter le chef d'œuvre de **Francesco Cilea**

(1866-1950), qui n'avait plus été donné à Liège depuis 33 ans ! Un évènement, même si cette nouvelle production ne comble pas toutes les attentes, loin s'en faut, malgré le plaisir d'entendre une musique d'une inventivité toujours renouvelée au niveau mélodique, à même d'embrasser les soubresauts du mélodrame (voir notre présentation détaillée du livret à l'occasion des représentations parisiennes de la production emblématique de David McVicar, donnée à travers toute l'Europe : https://www.classiquenews.com/adriana-lecouvreur/).
Une fois n'est pas coutume à Liège, c'est principalement au niveau de la distribution des rôles principaux, il est vrai redoutables de virtuosité, que l'on reste sur sa faim. Ainsi de **la tonitruante Adriana d'Elena Moşuc**, ancienne colorature plus à l'aise dans le répertoire du bel canto, dont le vibrato envahissant fatigue sur la durée, sans parler des sauts de registre catapultés dans l'aigu, sans agilité de transition. Si le timbre reste agréable quand l'émission est bien positionnée en pleine voix, les qualités d'actrice déçoivent aussi, à force de poses artificielles, entre mains levées au ciel ou regards outrageusement exagérés. On lui préfère **la ténébreuse Princesse d'Anna Maria Chiuri**, aux graves irrésistibles de noirceur et d'intention dramatique dans les ariosos, mais qui ne peut tout à fait affronter les difficultés vocales nombreuses, faute d'un médium plus riche de projection. **Très inégal, Luciano Ganci** (Maurizio) souffre d'une émission étroite, qui le conduit à adopter un chant en force pour affronter les aigus, tout en perdant souvent en substance. A l'instar d'Elena Moşuc, le timbre souverain parvient à s'épanouir d'une vitalité ardente dans les parties apaisées, plus réussies en comparaison. A ses côtés, **Mario Cassi** (Michonnet) assure l'essentiel par ses phrasés équilibrés et bien posés, faisant quelque peu oublier une coloration trop terne, tandis que **Pierre Derhet** se distingue dans le petit rôle de l'abbé, à force de truculence et d'impact vocal millimétré.
A la tête d'**un excellent Orchestre de l'Opéra Royal de**

Wallonie-Liège, aux cordes admirables et soyeuses, **Christopher Franklin** souffle le chaud et le froid pendant toute la soirée par ses tempi endiablés, refusant l'effusion comme le récit narratif. Pire, le chef américain s'emporte dans les scènes verticales en faisant tonner cuivres et percussions au détriment des chanteurs, balayés par le tourbillon sonore. La dernière partie de soirée, plus mesurée, le montre enfin plus à son aise. Sur le plateau, la splendide scénographie de Virgile Koering souligne l'effervescence haute en couleurs des coulisses d'un théâtre, où tous les personnages s'agitent pour préparer le spectacle, rappelant le joyeux charivari du film Les Enfants du paradis (1945) de Marcel Carné. La transposition de l'action dans les années 1920 reste ensuite assez sage, en s'appuyant principalement sur une réalisation visuelle minutieuse, notamment une évocation des costumes fantasques et constructivistes du *Ballet triadique* (1922) de Paul Hindemith. Un travail appliqué, mais qui manque d'audace sur la totalité des 3 heures de spectacle.

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 11 avril 2023. CILEA : Adriana Lecouvreur. Luciano Ganci (Maurizio), Mattia Denti (Il Principe di Bouillon), Pierre Derhet (L'Abate di Chazeuil), Mario Cassi (Michonnet), Alexander Marev (Poisson), Elena Moşuc*, Carolina López Moreno (Adriana), Anna Maria Chiuri (La Principessa di Bouillon), Hanne Roos (Madamigella Jouvenot), Lotte Verstaen (Madamigella Dangeville), Luca Dall'Amico (Quinault), Benoît Delvaux (Un Maggiordomo), Orchestre et Chœur de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, Denis Segond (chef de chœur), direction Christopher Franklin / mise en scène, Arnaud Bernard. A

l’affiche de l’Opéra Royal de Wallonie-Liège, jusqu’au 22 avril 2023. Photo : DR

CRITIQUE, opéra. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 10 avril 2023. R. WAGNER : Der Fliegende Hollander. J. Rutherford, I. Brimberg, Karl-Heinz Lehner… Gürzenich Orchestre / F.X. Roth

Quelques jours après avoir goûté aux sortilèges de la Philharmonie Tchèque (dans la 6ème de Mahler), au 10ème Festival de Pâques d’Aix-en-Provence, c’est à ceux du non moins fameux **Gürzenich Orchester (de Cologne)** que nous allions succomber, dans une exécution (sous format concertant) du « Vaisseau fantôme » de Richard Wagner – dirigé par le directeur musical de la magnifique phalange allemande, le chef français **François-Xavier Roth**. Affichée sold out, la soirée est donnée sans entracte, et pour commencer, c’est très impressionnant de voir les quelque 150 artistes de l’orchestre et du chœur (Chor der Oper Köln) investir la totalité du vaste plateau du Grand-Théâtre de Provence, où se déroulent les principaux concerts de la manifestation provençale.

Dans le rôle-titre, le baryton-basse britannique **James Rutherford** – s'il maîtrise une partition admirablement travaillée et s'il domine la langue comme le style – manque cependant de la noirceur de timbre exigée par le rôle. Par ailleurs, même en l'absence de proposition scénique, on ne trouve pas grand-chose chez ce chanteur de la fatalité dont est porteur le personnage maudit, du charme trouble qui s'attache à sa présence ou encore de la sincérité qui porte sa passion. Nous attendons donc de le voir sur scène pour mieux juger, et ceux qui peuvent faire le voyage à Cologne où l'ouvrage est actuellement donné (jusqu'au 7 mai), dans une proposition scénique de Benjamin Lazar, pourront se faire une opinion.
Quant à la soprano suédoise **Ingela Brimberg**, révélée à nous dans ce même rôle il y a tout juste dix ans à Genève, elle renouvelle notre enthousiasme d'alors dans le rôle de la sacrificielle Senta, avec toujours son même superbe engagement vocal et scénique, et surtout un parcours jusqu'au bout sans défaillance, qui ne peuvent qu'emporter une fois de plus l'adhésion. La voix est superbement projetée, à défaut de posséder un « beau » timbre, avec des aigus toujours justes et triomphants, sans être criés, et nous nous rappellerons longtemps de sa balade hantée au II, ainsi que de son délire sacrificiel à la fin de l'ouvrage.
La basse autrichienne **Karl-Heinz Lehner** (Daland) offre une voix noire, pétulante de santé et toujours sous contrôle, même dans l'extrême grave, tandis que te ténor allemand **Maximilian Schmitt** offre au personnage d'Erik, l'élégance de son chant et la chaleur de son timbre. Enfin, le Pilote du ténor russe **Dmitry Ivanchey** ravit par la spontanéité et la clarté d'accent d'une voix agréablement timbrée, bien que d'un format plutôt confidentiel, tandis que la mezzo allemande **Dalia Schaechter** endosse les habits d'une Mary à la présence et à la solidité de chant remarquables. **Le chœur enfin, remarquablement préparé par Rustam Samedov, est un pur miracle** et force l'admiration par son exemplarité de puissance, de cohérence, d'engagement, d'expressivité. Le moment le plus fort de la soirée restera

d’ailleurs le moment où le chœur d’hommes quitte le fond de scène pour investir le bord du plateau, à moins de deux mètres des premiers spectateurs, pour un effet spectaculaire qui prend littéralement à la gorge (chœur des marins).

Mais le principal bonheur de la soirée réside bien dans la souveraine direction musicale de **François-Xavier Roth**, à la fois incisive, enlevée et théâtrale ! Il sait parfaitement décanter la partition du jeune Wagner – encore fortement marquée par la fougue romantique -, la retenir ou la débrider… bref, la restituer avec un aplomb (wagnérien) stupéfiant. Il faut dire qu’il est formidablement aidé en cela par les vertus d’une phalange colognaise dont on ne peut que s’enivrer des sonorités soyeuses et s’exalter de ses fulgurances chromatiques. Et ce sont dix minutes de rappels – et une standing ovation amplement méritée – qui viennent couronner ce grand moment wagnérien !

_____

CRITIQUE, opéra. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 10 avril 2023. R. WAGNER : Der Fliegende Holländer. J. Rutherford, I. Brimberg, K-H. Lehner… Gürzenich Orchester / F.X. Roth. Photos © Caroline Doutre

_____

Vidéo : Teaser de « Der Fliegende Holländer » de Wagner dirigé par F. X. Roth à l’Opéra de Cologne :

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, 10ème Festival de Pâques, le 4 avril 2023. MAHLER : Symphonie N°6. Czech Philharmonic, S. Bychkov.

Dix ans déjà ! Dix années que le Festival de Pâques d'Aix-en-Provence enchante un public toujours plus nombreux, à la fois local et international, en accueillant phalanges prestigieuses et solistes d'envergure mondiale, mais tout en donnant aussi sa chance à la jeune relève d'artistes à l'orée de carrières prometteuses. Cette 10ème édition ne déroge bien évidemment pas à cette règle que se sont donné **Dominique Bluzet** et **Renaud Capuçon**, les deux directeurs artistiques de la manifestation provençale, et c'est ainsi des artistes de la trempe de Martha Argerich, David Fray, Alexandre Kantorow ou Yuja Wang, et des phalanges comme le Budapest Festival Orchestra, l'Orchestre Symphonique National de la RAI, l'Orchestre du Gürzenich de Cologne ou encore l'Orchestre de Paris qui s'illustrent dans la ville du bon Roy René, **entre le 31 mars et le 16 avril 2023**.

Et en ce mardi 4 avril, c'est une autre des grandes phalanges européennes que le festival met à l'affiche pour cet

anniversaire prestigieusement fêté : **l'Orchestre Philharmonique Tchèque (Czech Philarmonic)**, dirigé par **Semyon Bychkov** (dont il est le directeur musical depuis 2018) – pour une exécution de la monumentale Symphonie N°6 (dite « Tragique ») de Gustav Mahler. Et c'est une lecture équilibrée, puissante et contrastée qu'en offre le chef russo-américain, laissant entrevoir lentement mais sûrement l'émergence de l'ordre à partir du chaos initial, dans un difficile cheminement qui s'avère une constante dans tout l'œuvre symphonique de Gustav Mahler.
Le premier mouvement, Allegro, débute par une inexorable marche, glaçante, rythmée par les cordes graves d'où émergent des fulgurances de bois. Le phrasé est souple et tendu en même temps, d'une clarté qui donne corps à tous les détails d'une orchestration singulièrement riche où se distingue déjà l'exceptionnel cor solo. La direction engagée et précise de Bychkov transcende musique et musiciens, qui semblent comme subjugués par lui. L'Andante en deuxième position est porté par une poésie poignante exaltée par le hautbois solo, tandis que le Scherzo, cauchemardesque, se déploie suivant un rythme d'une implacable rigueur. Le Finale – à l'aspect d'un titanesque combat entre Dionysos et Apollon -, est superbement conduit : il débute dans un climat d'expectative et de mystère avant que le chaos ne soit remplacé par un ordre nouveau, tout inondé de joie, dans une progression douloureuse que les coups de marteau du destin (par deux fois) ne parviendront pas à stopper, avant que la musique ne s'exhale dans une sérénité toute apollinienne. Du grand art auquel le public adresse un vibrant hommage en multipliant les rappels, pour l'un de ces concerts mémorables qui hantent encore longtemps après les avoir entendus !

_____

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, 10ème Festival de Pâques, le 4 avril 2023. MAHLER : Symphonie N°6 (dite « Tragique »). **Czech Philharmonic, S. Bychkov** (direction). Photo © Caroline Doutre

_____

Extrait vidéo : Semyon Bychkov dirige le Czech Philarmonic dans la 2ème Symphonie de Mahler :

CRITIQUE, opéra. OPERA NATIONAL DE PARIS, le 4 avril 2023. ADAMS : Nixon en Chine. Gustavo Dudamel / Valentina Carrasco.

Compositeur emblématique du courant minimaliste, **John Adams** (né en 1947) fait une entrée remarquée au répertoire de l'Opéra de Paris avec son tout premier ouvrage lyrique **Nixon en Chine** (1987) : un signe révélateur de la notoriété acquise par ce chef d'oeuvre, y compris dans notre pays. Si Bobigny avait accueilli la production originelle de Peter Sellars, quatre ans après sa création, il a fallu attendre 2012 pour

réentendre à Paris cette musique envoûtante d'ivresse rythmique, cette fois au Théâtre du Châtelet – voir notre présentation du spectacle https://www.classiquenews.com/john-adamsnixon-in-china-1987-nouvelle-productionparis-chtelet-du-10-au-18-avril-2012/

Porté par un **Gustavo Dudamel** des grands soirs, **l'Orchestre national de l'Opéra de Paris surprend d'emblée par son élégance chambriste**, presque en sourdine, qui offre une fusion des timbres inouïe de raffinement en première partie. Le contraste n'en est que plus saisissant dans les parties plus verticales, où Dudamel empoigne ses troupes pour ciseler une incandescente alternance de crescendos et decrescendos, à même d'enflammer ses troupes.

Le point d'orgue est atteint lors du ballet endiablé au II, qui déchaîne des pulsions volontiers animales, avant que le III ne s'apaise dans l'exploration nocturne et délicate des états d'âmes des protagonistes, réfugiés dans l'intimité de leur couple.

On passe ainsi d'une musique spectaculaire et enivrante, d'un post-romantique digne de la pièce symphonique Harmonielehre (1985), à une évocation vaporeuse et subtile, au langage post-impressionniste. Proche du parlé-chanté, le chant ne provoque jamais le frisson, mais reste toujours tonal (comme la musique).

Au-delà de la fascination ressentie pour cette musique frémissante et mouvante, c'est bien entendu le choix d'un sujet politique relativement proche (du moins en 1987) qui interroge. On doit en effet à Peter Sellars, metteur en scène fétiche d'Adams, le choix d'un sujet historique, censé interroger le mythe de l'un des plus importants voyages réalisés par un chef d'Etat : en 1972, Nixon, alors au fait de sa puissance (il est réélu triomphalement cette année-là), profite de son état de grâce pour prendre à contre-pied ses partisans, férocement anti-communistes. En faisant de ce

voyage, la première étape d'un rapprochement économique inattendu avec la Chine, en pleine guerre froide, Nixon surprend tout son petit monde par son pragmatisme audacieux.

Le livret allusif de la poétesse **Alice Goodman** déçoit par le peu d'action offert à l'ouvrage, mais reste suffisamment sensible pour brosser le portrait des différents protagonistes, sans prendre parti pour l'un d'entre eux – ce que le sujet aurait pu laisser craindre.

La mise en scène de Valentina Carrasco est plus explicite, en rappelant les ravages de la censure chinoise lors de la Révolution culturelle, tout comme les brutalités commises loin des regards. Des sujets évoqués en une splendide mise en perspective étagée au I, pendant que les huiles se régalent du langage ésotérique de la diplomatie, dans les hauteurs. On aime aussi le travail documentaire réalisé par l'ancienne assistante d'Alex Ollé (La Fura dels Baus), qui dénonce par l'image et la vidéo (édifiant témoignage d'un directeur de Conservatoire brimé par Mao, après l'entracte), tous les méfaits du totalitarisme chinois. En mémoire du dégel sportif déjà initié en 1971, le choeur apparait grimé en joueurs de ping pong : c'est là le prétexte à de superbes fresques chorégraphiées, qui reviennent plusieurs fois, tel un fil rouge. Ces partis-pris d'apparence plus frivoles, à l'instar du dragon qui poursuit Pat Nixon, sont toujours en phase avec les moindres inflexions musicales, volontiers plus tendres et malicieuses par endroits.

Les chanteurs réunis, d'un niveau très homogène, portent haut le mélange de grandiloquence et d'intériorité attendu pour leurs rôles. Ainsi des vétérans **Thomas Hampson** (Richard Nixon) et **Renée Fleming** (Pat Nixon), qui compensent un manque d'impact vocal (surtout audible au I, en étant quelque peu couverts par l'orchestre) par un art des phrasés toujours aussi souverain, à même de faire valoir l'ambiguïté de leurs compositions. On aime plus encore le Mao de grande classe de **John Matthew Myers**, autant pour sa fraîcheur de timbre que son

mordant aérien sur toute la tessiture. Très applaudie en fin de représentation, **Kathleen Kim** (Chiang Ch'ing) impressionne quant à elle par la pureté de sa ligne, au métal brillant, tandis que **Xiaomeng Zhang** (Zhou Enlai) se distingue avec des qualités semblables, tout aussi délectables.

Assurément un spectacle d'une grande beauté visuelle, qui sait aussi faire réfléchir sur la réalité des méfaits du totalitarisme chinois, et par extension du cynisme américain, volontiers oublieux de ses principes au nom de la realpolitik. Un spectacle à voir sur scène jusqu'au 16 avril prochain ou en ligne sur la nouvelle plate-forme **Paris Opera Play** (https://play.operadeparis.fr/), qui permet de voir ou revoir tous les spectacles de l'Opéra de Paris, sur abonnement.

CRITIQUE, opéra. OPERA NATIONAL DE **PARIS**, le 4 avril 2023. **ADAMS: Nixon in China** – Thomas Hampson (Richard Nixon), Renée Fleming (Pat Nixon), Xiaomeng Zhang (Zhou Enlai), Joshua Bloom (Henry Kissinger), John Matthew Myers (Mao Zedong), Kathleen Kim (Chiang Ch'ing), Yajie Zhang, Ning Liang, Emanuela Pascu (Secrétaires de Mao), Chœurs de l'Opéra national de Paris, ChingLien Wu (cheffe des Chœurs), Orchestre de l'Opéra national de Paris, Gustavo Dudamel, direction / mise en scène, Valentina Carrasco. A l'affiche de l'Opéra national de Paris jusqu'au 16 avril 2023. Photo : DR OnP